

## La savante, la démocratie ... ... et la sociologie narrative

[Annick Madec](#)

Octobre 2003

Le 26 avril 2002, Arlette Farge, Marcel Gauchet et Pierre Laborie s'interrogeaient, dans *Libération*, "sur la responsabilité des élites intellectuelles dans la montée des extrémismes politiques". La grande manifestation du 1<sup>er</sup> Mai, préparant l'élection de Jacques Chirac, s'organisait pendant que l'historienne des sensibilités, le philosophe de la politique et l'historien de l'opinion publique répondaient à la question : "D'où vient cette rupture de plus en plus nette entre élites et classes populaires ?".

En lisant, à Rouen, ce 26 avril la conclusion laissée à la parisienne Arlette Farge, qualifiée d'historienne des sensibilités dans *Libération*, j'ai pensé à Anne Guillou, sociologue des sensibilités, dans son lointain Finistère. Arlette Farge affirmait :

" Ce qui témoigne le plus nettement du fossé entre les intellectuels et le peuple, c'est que manquent désormais les mots pour se dire : les mots ont été euphémisés. Il est frappant que Jospin n'ait pas prononcé une fois le mot "*ouvrier*" lors de sa campagne. Certains mots chargés de sens et d'affectivité ne sont plus employés par une volonté de neutralité, d'objectivité, par refus de la prise de parti. Or un savoir qui n'est pas empli de sensibilité ou de désir ne se transmet pas : nous vivons le temps du dessèchement de la transmission, le savoir ne permet plus de phénomène d'identification fort. A propos de la place de l'intellectuel, Michel Foucault disait : "*Il faut non seulement des analyses mais des manières d'agir*". C'est cela un intellectuel : de la théorie et de la pratique. Il ajoutait : "*Mes livres ont toujours été irrigués par mes problèmes personnels*". L'intellectuel, pour transmettre son savoir, doit s'impliquer par sa posture, sa biographie, son rapport à autrui. Or, aujourd'hui, le monde intellectuel est fait d'une grande arrogance, il ne tend plus la main, il l'éloigne, il se coupe. Sans ces tensions sensibles, sans la nourriture des émotions, des espoirs et des souffrances, l'intellectuel ne peut que soliloquer : il rate complètement son rapport au peuple. C'est ce qui est en train de nous arriver."

J'ai lu Arlette Farge et vu, en ombre chinoise, Anne Guillou. J'ai vu se dessiner son portrait quand le négatif devient positif. Au bout du monde, trop loin probablement du studio de *France-Culture* qu'occupe régulièrement l'historienne des sensibilités, la sociologue des sensibilités tend la main, dialogue, réussit son rapport au peuple. Pourquoi pas, s'il le faut, dans un quotidien populaire comme *Le Télégramme de Brest* ou *Ouest France* ?

Discrètement, Anne Guillou pour transmettre son savoir, s'implique.

Discrètement, non secrètement. Elle ne se cache pas derrière un pseudonyme. Chacun sait que des sociologues propres sur eux écrivent en catimini des romans, des poèmes ou des polars. Anne Guillou, à visage découvert, affirme tranquillement, sereinement, qu'on peut être à la fois sociologue et écrivain. Elle ne glose pas à longueur de pages pour expliquer à quel moment elle est davantage écrivain que sociologue ou l'inverse. Discrètement – c'est-à-dire sans nécessairement faire "remonter" l'information jusqu'à la capitale, éternel cœur du monde intellectuel - elle est *l'intellectuelle* selon Foucault. En proposant une sociologie narrative, elle lie analyses et manières d'agir. Sa manière d'agir pour éviter le dessèchement de la transmission du savoir, pour permettre l'identification, c'est d'écrire.

En écrivant des nouvelles comme en écrivant des biographies, elle court le risque annoncé par Jean-Michel Chapoulie dans la préface du célèbre *Outsiders* de Becker : "Il y a toutefois une légère contrepartie à la facilité de lecture qu'offre *Outsiders* : elle risque de dissimuler aux lecteurs habitués à un tout autre style une partie de l'originalité, de la force et de la fécondité de ce type d'analyse." Description explicative ou explication descriptive ? Pendant que les spécialistes s'interrogent sur la validité de cette écriture sociologique, à la croisée du singulier et de l'universel, le lecteur profane s'identifie, ou *a minima*, trouve de quoi penser.

Mais comment, diable, procède-t-elle cette outsider de la sociologie ? Dans *Questions de sociologie*, Pierre Bourdieu énonçait :

"Une part du travail de la science sociale consiste à dé-couvrir tout ce qui est dévoilé-voilé par le langage ordinaire. Par quoi on s'expose à se voir reprocher d'énoncer des évidences ou, pire, de retraduire laborieusement, dans un langage lourdement conceptuel, les vérités premières du sens commun ou les intuitions à la fois plus subtiles et plus agréables des moralistes et des romanciers".<sup>1</sup> Anne Guillou adopte la posture inverse, elle emploie le langage ordinaire, en veillant à rester dans la belle langue, pour retraduire dans un langage familier des vérités premières.

Ne la voit-on passer, elle, l'auteur, avec son panier sous le bras, dans *L'enclos d'ébène* quand elle dépeint un personnage féminin : "Qu'il y eût place pour d'autres bonheurs que celui de la collecte des conduites humaines et de leur signification ne l'effleura même pas. N'a-t-on pas là une belle formule pour définir ses pratiques ? Dans son panier, Anne Guillou dépose une collection d'observations, de propos formels et informels, de connaissances théoriques et empiriques, intellectuelles et émotionnelles. Elle parcourt ainsi des chemins creux, attentive aux mouvements et aux bruits de la vie. Elle rentre dans son atelier comparé à celui d'une couturière dans *La lanterne bleue*. Là, elle dépose ses trésors, et coupe, taille, élague. Elle construit des scènes, décide des premiers

---

<sup>1</sup> Paris, Les éditions de Minuit, 1980, p 56

et seconds rôles, des éclairages et des contre-éclairages. C'est dans la mise en scène des matériaux glanés que se dessine l'articulation entre théories et travail d'enquête. C'est par cette écriture sensible que la sociologue se fait comprendre de ceux qui ne sont pas habitués aux lourdeurs conceptuelles. Elle se fait comprendre par ceux qui préfèrent les intuitions des romanciers et acceptent de penser que bien des vies ressemblent à des romans.

Imperturbable, Anne Guillou écrit. Elle cède "aux tentations du récit", acceptant ainsi de rendre des comptes au peuple et non aux gardiens du temple. Parmi ceux-ci, les éditeurs, bien sûr, et leurs redoutables directeurs ou responsables de collection, tous ces "habilités" à décider si les textes à l'appui et autres enquêtes de terrain doivent être lus par un public de niveau universitaire, un public motivé ou tout public. Tout public, autrement dit : le peuple. Anne Guillou a depuis longtemps, bien avant le 21 avril 2002, pris parti pour le peuple. Pour le peuple et pour une écriture qui sert à la fois sa discipline et la démocratie, si l'on accepte d'entendre Marcel Gauchet qui, ce même 26 avril 2002, dit que "la capacité de se réfléchir est en train de s'évaporer, ce qui libère toutes les pulsions déraisonnables". La sociologie narrative, cette sociologie où Anne Guillou fait figure de pionnière, est-elle une sociologie pour cancrès et autres rebelles à l'ordre scolaire, à l'ordre universitaire ?

A qui sert cette sociologie ? François de Singly dans *A quoi sert la sociologie ?* propose de travailler sérieusement à la question de la réception des travaux sociologiques.<sup>2</sup> Qui lit quoi et qu'est-il fait de ces lectures ? Pour ma part, j'ai pris connaissance des travaux d'Anne Guillou par une fiche de lecture enthousiaste rédigée par un étudiant tourangeau sur *Gisèle ou la vie rebâtie*. J'ai croisé à nouveau cet ouvrage à l'occasion d'échanges avec des professionnels de santé s'intéressant à l'alcoolisme et ainsi vérifié que cette lecture avait permis à quelques lecteurs de se "mettre en ordre" pour reprendre l'expression de Charles Juliet<sup>3</sup>. La sociologie narrative d'Anne Guillou ne lui a guère servi à se faire reconnaître parmi ses pairs mais elle a permis à des contemporains de se reconnaître dans cette écriture. Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot nous ont bien expliqué pourquoi les pairs tiennent tant à ce savoir "durement acquis dans le système scolaire".<sup>4</sup> Les profanes pensent souvent que la lecture de la sociologie ne vaut pas une heure de peine<sup>5</sup> quand les auteurs n'ont pas la courtoisie de Proust qui écrivait : "Une œuvre où il y a des théories est comme

---

2 *A quoi sert la sociologie ?*, (dir) Bernard Lahire, Paris, La Découverte, 2002

3 *Lambeaux*, POL, 1995, p150.

4 Pinçon et Pinçon-Charlot, "Aises et malaises du chercheur dans les beaux quartiers", *L'homme et la société*, 116, avril-juin, 1995

5 Le contenu de la fameuse heure de peine d'Emile Durkheim garde des contours imprécis. La science pour la science, certes, mais rien dans la déclaration du maître ne laisse entendre que cette science devait être obligatoirement rébarbative, ésotérique, indéchiffrable.

un objet sur lequel on laisse la marque du prix<sup>6</sup>. Les initiés pensent au contraire exprimer leur courtoisie, ou leur révérence au monde intellectuel, en laissant des marques théoriques plus ou moins nombreuses.

L'écriture d'Anne Guillou invite à revenir à la lecture de C. Wright Mills. Si comme l'affirme l'auteur de *L'imagination sociologique*, les hommes ne savent pas voir le rapport entre leurs épreuves et les bouleversements de l'histoire, Anne Guillou sait leur montrer. Rapport limpide entre le suicide du fils dans *Les talus ont disparu* et les changements survenus dans le monde rural au sortir de la deuxième guerre mondiale. L'arrière-plan théorique de cette nouvelle est bien évidemment contenu dans *Les femmes, la terre, l'argent*. Mais le sensible, ce sensible qui pourrait réconcilier le peuple avec les intellectuels, meurt étouffé sous l'écriture savante. Ce sensible qui inquiète tant ceux qui ont besoin d'exister comme savants, comme scientifiques, ce sensible qui pourrait mettre en péril la fragile légitimité de cette jeune discipline est pourtant l'un des seuls moyens de rendre la discipline digeste. Le sensible comme remède contre les lourdeurs conceptuelles qui participent à créer un fossé dans notre société. "La rupture entre la société française et les intellectuels est aussi profonde que celle qui mine les hommes politiques", nous avertit Marcel Gauchet. Ce sensible trouve sa place dans le format de la nouvelle. Format qui me fait penser aux encouragements de Michel Verret : continue à faire court. Il ne faut pas hésiter à dire : excusez-moi, je n'ai pas eu le temps de faire plus court.

C'est la lecture de ce recueil de nouvelles *La lanterne bleue* et plus particulièrement la lecture des *Talus ont disparu* qui m'ont incitée à contacter Anne Guillou en cours de thèse. La lecture de cette nouvelle, bien plus efficacement que bien d'autres lectures théoriques, m'a fait prendre conscience que le désarroi éprouvé par le peuple urbain était grandement partagé par le peuple rural. Début de rédaction de la thèse : moment bien connu de doutes et de découragement, d'incertitudes. Été 1995, des années avant ce 21 avril, Anne Guillou a reçu, réconforté, encouragé la thésarde que j'étais, inscrite à l'Université Paris 8, vivant et enquêtant à Rouen sur la partie la plus impopulaire des classes populaires et qui s'interrogeait déjà sur ce fossé entre les intellectuels et le peuple. Je n'étais pas inquiète à l'idée de rencontrer cette pionnière qui avait rédigé une biographie au moment où bien des manuels traitaient de la question de façon toute théorique mais où on ne trouvait guère de biographies réalisées. Une pour dix discussions sur l'intérêt de la méthode, disait à peu près Jean Péneff en 1990. Discrètement, Anne Guillou faisait, elle écrivait. Discrètement, elle écrivait quelque chose de juste comme l'avait annoncé son amie ethnologue. Quelque chose de juste, c'est aussi quelque chose que peut porter publiquement l'auteur de cette vie racontée, auteur d'une vie qui doit pouvoir se poursuivre après la publication. Discrètement, elle écrivait une

---

6 Cité par François Laplantine dans *Je, nous et les autres*, Paris, Le Pommier, 1999, p 73

biographie où elle laissait la première place à son “sujet“.

Je n'étais pas inquiète car j'avais aussi lu *Géo-morphologie d'un sentiment*, nouvelle pleine d'humour. “Cette forme de comique qui nous permet d'éviter l'adhésion et l'adhérence à nous-mêmes, de nous moquer de nous, de nous désingulariser pour nous universaliser“, comme le remarque François Laplantine.<sup>7</sup> Je ne craignais pas de me retrouver devant une professeure aux rêves mandarinaux. Je savais, après la lecture de cette nouvelle, dans laquelle la prescription foucaldienne concernant l'implication me semble parfaitement respectée, qu'Anne Guillou ne pouvait se vivre comme maîtresse à penser. La distance au rôle me semblait décrite en creux dans cette nouvelle. J'ai rencontré Anne Guillou pour la première fois quelques mois avant le mouvement social de décembre 1995 qui a remis, provisoirement, le peuple sous les feux de la rampe, y compris ceux de la rampe sociologique.

Et de rencontres en rencontres, de textes en textes, de manuscrits brouillons en livres publiés, j'ai trouvé une maîtresse à écrire. Généreuse et déterminée : il ne faut pas se laisser intimider ! (Par qui ? Les dominants du champ, ceux qui font de la sociologie spéculative, laissant le soin aux dominé(e)s, femmes et/ou jeunes chercheurs de faire du travail du terrain ? Ceux qui au faîte de leur renommée s'autorisent à écrire des essais qu'ils parent des atours de la science en disqualifiant récits et narrations considérés comme autant d'illusions ?)

Il faut continuer, pelletée après pelletée, ligne après ligne, en fille, petite-fille de paysans, à combler par la sociologie narrative le fossé créé pour partie par la sociologie spéculative. J'ai adopté le récit dans l'écriture de ma thèse puis j'ai changé de forme avec l'écriture d'une biographie de militant associatif. Et toujours bénéficié de la lecture et du soutien de la pionnière. Lecture attentive, scrupuleuse, vigilante pour une entreprise risquée. Des risques qu'elle a pris avant moi, qu'elle m'a aidée à prendre. Un livre qui a mené un, deux, trois mineurs enfermés à la maison d'arrêt de Rouen à s'interroger sur leurs trajectoires. Un livre qui a permis à une, deux, trois filles d'ouvrir la discussion dans leur famille sur les mariages arrangés. Qui a intéressé un, deux, trois travailleurs sociaux. Un, deux, trois élus. Un, deux, trois journalistes. Journaux populaires. Un, deux, trois enseignants. En ZEP ou en lycées professionnels. Le peuple a répondu présent, il a lu. De la sociologie narrative. Une sociologie civique.

Une sociologie pour lycées professionnels, lue et approuvée par Anne Guillou, professeure à l'Université de Brest qui défendait le droit à l'apprentissage de la sociologie pour les étudiants du peuple, ces étudiants disqualifiés que sont bien souvent les étudiants d'AES. De la confiture aux cochons, ai-je entendu

---

<sup>7</sup> *Op.cit*, p9

récemment de la part d'un universitaire, à propos de l'enseignement des sciences sociales en AES. Commentaire méprisant entendu bien après le 21 avril 2002. Pierre Laborie dans ce *Libération* du 26 avril nous avait prévenus : "La maîtrise du passé et le devoir de mémoire ne garantissent en rien contre les erreurs du futur qui reste absolument imprévisible." Le fossé est profond, disaient-ils ....

Ce livre, fort peu académique, Anne Guillou l'a porté sur les fronts baptismaux de l'Université lors d'un colloque rennais.<sup>8</sup> D'autres universitaires l'ont fait rentrer à l'Université par la fenêtre, Anne Guillou l'a fait rentrer par la porte. Et c'est tout le peuple dont il est question dans cet ouvrage qui s'est senti reconnu, honoré par cette invitation également adressée en septembre 1998 au "biographé" considéré comme co-auteur. Démarche qui reste rare, trop rare. Anne Guillou était encore là en 2002-2003 pour prendre sa plume et défendre le projet éditorial d'une version à nouveau fort peu académique de la thèse soutenue en 1996. Dans le but, une nouvelle fois, de combler le fossé. Elle a été là, à chaque moment-charnière de mon périple, comme Michel Verret, pour faciliter à la cadette le passage des haies.

Travail de fourmis, dans l'ombre, loin des scènes médiatiques et parisiennes. Ces intellectuels se sont impliqués dans leur rapport à autrui. Ils m'ont tendu la main pour que je puisse la tendre à mon tour à d'autres. Je sais qu'ils n'attendent pas de remerciements. Mais selon la formule apprise dans le peuple jeune des quartiers impopulaires, au moment de m'engager dans un travail d'écriture, je ne pourrai que continuer à faire une "spéciale dédicace" à Anne Guillou. A la savante qui crée un centre culturel, raconte des *Histoires d'élus*, emmène vers le théâtre tout un *Conseil de fabrique*, éclaire de son verbe *Pouléïs, un village des Monts d'Arrée*, tricote du "lien social" avec du fil électrique en écrivant *Enfin ... la nuit devint lumière*. Etc, etc .... Spéciale dédicace à la démocrate savante inventive.

---

<sup>8</sup> Université Rennes2, 28-30 septembre 1998, *Histoires de vie et dynamiques langagières*, Atelier : Etre auteur de son histoire de vie

